

Pierre SANSOT*

RÉSUMÉ *Une évocation de la campagne méditerranéenne, et des éléments fondateurs de ce paysage que sont l'eau, la terre, l'air, la lumière, le vent...*

• EAU • LUMIÈRE • PERCEPTION • TERRE
• VENT

ABSTRACT *An evocation of the Mediterranean countryside and of the fundamental elements of this landscape: earth, water, air, light and wind.*

• EARTH • LIGHT • PERCEPTION • WATER
• WIND

RESUMEN *Una evocación del campo mediterráneo y de los elementos fundadores de dicho paisaje: agua, tierra, aire, luz, viento...*

• AGUA • LUZ • PERCEPCIÓN • TIERRA
• VIENTO

Nous n'avons pas affaire à la même eau. En Occident, du côté de la Baltique ou dans les pays du Nord, il s'agit d'une eau épaisse, en quelque sorte lourde, grasse. Que l'on n'y voie pas un effet de la pollution ou du ciel mais de l'être même de l'eau. La terre c'est de l'eau et l'on peut convertir cette proposition: l'eau est de la terre. Là encore nous n'évoquons pas une quelconque humidité de ces territoires. Nous suggérons plutôt: poétiquement, imaginativement, sensoriellement, l'eau n'est pas fondamentalement différente de la terre. Oublions sa mobilité (et il lui arrive d'être stagnante, de s'engourdir dans la paresse). Elles sont constituées de la même pâte et nous sommes, pour notre part sensibles à cette proximité de deux éléments que nous avons l'habitude de dissocier. Dans le Berry en certaines saisons de l'année, les feuillages rendent incertaine leur séparation. Il suffit que, par l'effet du vent, la terre ainsi recouverte tremble pour qu'elle accède à la subtilité de l'eau. En revanche quand le regard songeur contemple une mare, il s'enfoncé mollement en elle et il a de la peine à s'en détacher (à s'en desembourber).

L'eau de la Méditerranée offre une métamorphose tout aussi étonnante mais qui procède d'un mouvement contraire. Il semblerait que l'eau jaillisse du roc. Si elle s'élève avec tant de force, c'est qu'il lui a fallu briser vigoureusement une écorce aussi rude. Si elle présente autant de pureté, c'est que la roche inaltérable ne fait aucune concession à quelque compromis que ce soit. Il y a là comme un mystère et une nécessité. Il fallait que l'eau (par ailleurs si rare en ces lieux) naisse de la concrétisation la plus sèche, la plus ramassée sur elle-même de la matière. C'est pourquoi le torrent nous semble être la vérité de l'eau méditerranéenne. Cette proposition ne s'appuie pas sur une somme de

constats faciles à établir ou sur des études hydrauliques mais sur une conviction d'ordre poétique. Une naissance aussi irrepensible donnera le jour à une eau vive furieusement tourmentée et peu disposée à obéir.

Les terres méridionale et occidentale participent, dans leurs différences, à la même logique sensorielle. La terre de l'Occident se doit d'être elle aussi grasse, épaisse. Ne disons pas seulement que la pluie la féconde. Ajoutons, pour le moins, que la terre s'en régale, qu'elle la désire, qu'elle s'entrouvre à elle, qu'elle aspire le suc de nuages qui ne peuvent pas se dérober à un besoin aussi manifeste. De son côté, son habitant, celui qui l'aime, prend plaisir à la parcourir par mauvais temps, à perdre pied en elle. Les dames et les messieurs de la ville éviteront, en pareille circonstance, de lui rendre visite. Ceux qui existent à même la terre chaussent leurs bottes par prudence mais aussi pour mieux jouir de la belle aventure. Rentrés chez eux, ils ont de la peine à se décroter, et, une seconde fois, ils se réjouissent de percevoir à quel point elle colle à leurs bottes. Quoiqu'ils fassent (et ils ne font pas tout ce qu'il faut) il demeurera un peu de la glèbe (Pauvres, ils se reconnaissent comme des glébiens plus que comme des plébéiens). Le seigle, l'herbe recouvraient la terre et voilà que, par la bénédiction du ciel elle redevient boue, limon originel, lit pluvial, lie précieuse, litière amicale, liesse des sens, litanie jubilatoire. À l'inverse, l'aridité du sol méditerranéen ne constitue pas une malédiction. Il convient à la beauté d'un tel paysage. Un peu moins sec, il s'affadirait, il fondrait dans une redoutable tendresse. Il perdrait sa rudesse inhabitable, indocile au labour, à la main de l'homme, à ses soins intéressés. Non, cette terre jamais n'enfantera: n'attendez pas d'elle de joyeux pouspons, de fructueuses récoltes. Aussi stérile qu'une ville mais sans que cette stérilité soit un accident de l'histoire, un concours de circonstances. Elle ne doit qu'à elle-même ce refus de douteuses fécondités. La pluie, comme

* Université Paul Valéry, Montpellier.

le temps, (et c'est pourquoi elle laisse un sentiment d'éternité) glisse sur elle et se réjouit au plus vite des sortes de canons où elle se querelle à des rochers, où elle perpétue son existence heurtée au milieu de gorges effroyables. Par miracle, une végétation encore plus têtue et aussi sèche qu'elle surgit de-ci de-là. Ces plantes ont autant d'orgueil que la terre où elles sont entrées comme par effraction. Elles ne demandent rien. Elles ne gémissent pas sous le vent. Elles ne quémandent pas l'eau dont elles manquent. Elles ne postuleront pas une place d'honneur dans un quelconque concours horticole.

Quand cette terre s'amasse, elle prend la forme d'éboulis. Nous les devinons instables. Nous pressentons qu'ils ont interrompu, pour quelques millénaires leur course et qu'ils la reprendront, quand bon leur semblera ou lorsque quelques géants se décideront à les relancer par manière de plaisanterie. La main humaine ne peut que les entailler et prendre la mesure de sa médiocre condition. Ce ne sont plus des bottes mais des espadrilles qu'il faut chausser afin de mieux rebondir et pour danser capricieusement de roc en roc. Marcher sur cette terre procéderait d'une extrême et condamnable inconvenance. En outre, ce serait risquer de perdre l'équilibre en boitillant ou en heurtant un caillou, une plante plus vivace et plus maligne. Pour qui possède le génie de ces lieux, ce sol est le plus bienveillant et le plus inspirant qui soit.

Importent la lumière, l'air, le vent qui vivent en affinité mais qui mènent leur existence propre. La lumière pose son regard sur toutes choses; elle est d'autant plus bénéfique qu'elle sait s'effacer. L'air, malgré sa légèreté, constitue un élément au même titre que la terre ou que l'eau. Le vent ne se soulève que par intermittence. Un peu mystérieusement (pour qui n'est pas curieux de tout savoir à tout prix) il naît, il «tombe» (comme on dit), il disparaît. Il sait moduler son énergie: il peut effleurer ou déraciner.

Nous voudrions à nouveau privilégier les plateaux (l'arrière-pays) au détriment de la côte où, pour être plus juste, d'une côte trop civilisée. Ceux-ci n'ont pas la rudesse de la montagne. Ils permettent au regard et au marcheur de se porter vers un horizon. Ils n'incitent pas à une lutte de Titan ou à des prouesses d'acrobate. Et pourtant ils se situent à mille pieds au-dessus de la mer. Ils nous font échapper à la loi du plus bas, donc du médiocre. Qu'il s'agisse de Minerve ou de Manosque, l'air y est plus léger parce qu'il est plus pur; il se savoure et l'on voudrait l'égrener entre ses mains comme une substance précieuse, soyeuse. Il frôle l'impondérable, tout en ne sombrant pas dans le néant. On pourrait, en revanche, reprocher à cette lumière d'échapper au drame solaire. Ce n'est pas une lumière qui émerge ou qui sombre dans une immense étendue d'eau. Ou encore elle ne se heurte pas aux rochers, elle ne modèle pas les montagnes par un jeu de clartés et d'ombres. Par sa grâce nous découvrons, en haute altitude des ravins, des précipices, des gouffres de ténébres qui, d'heure en heure, s'estompent. Nous nous étonnons de revenir, sain et sauf, d'une telle aventure. Cette lumière là des plateaux parce qu'elle ne sculpte pas à même la roche, parce qu'elle ne naufrage jamais dans la mer, irrigue plus de sérénité. En quoi elle conforte un air qui s'est allégé de son dernier degré de matérialité.

Il se produit en nous de l'exaltation, une ivresse qui n'est pas comme chez l'ivrogne celle du trop plein mais du presque vide. Nous nous sentons capables de grandes choses par ce ravivement de nos énergies et parce que le monde est devenu moins buté. Évidemment, en ces terres

presque désertes, nous n'avons rien à conquérir ou à entreprendre. Certains d'entre nous, l'instant de jubilation passé, éprouvent comme de l'amertume, à la pensée de ces forces inemployées, du moins s'ils considèrent que l'écriture constitue une forme vaine de divertissement. D'autres ressentent un surcroît de bonheur. Se sentir si vivaces et ne pas gaspiller son énergie en projets inévitablement futiles. Avoir à nouveau conscience que marcher, respirer sont des actes de souverains et non point les effets de notre condition la plus ordinaire. Être maître de sa respiration, de son regard, de ses pas sans souci de médiocres ambitions, quoi de plus impérial! Ils se sentent promus, sans fausse métaphysique, à la condition de berger de l'être et, un peu plus tard, de berger des étoiles et, le lendemain, d'éveilleur de l'aube.

Le vent (et il peut être violent) a-t-il la capacité de basculer pareille sérénité et, surtout, pareille grandeur? Attardons-nous d'abord sur ce qu'il comporte d'heureux, sur ses pouvoirs cathartiques. Il nous lave des miasmes, des langueurs de la Côte. Il ne nous permet pas de sommeiller sur une chaise longue. Pour être équitable, il nous faudrait reconnaître qu'il exerce ce même rôle au bord de certaines de nos plages du Languedoc: du côté de Gruissan, il décape proprement les visages qui n'auront plus besoin d'un gant de toilette pour obtenir la netteté désirée. Je le veux donc assez tempéré pour qu'il glisse le long de notre corps, pour qu'il n'exerce pas une prise excessive sur lui, surtout pour qu'il ne nous induise pas à l'effort. Le monde s'était rangé à notre loi. Nous exerçons notre souveraineté en toute quiétude parce que les éléments acceptaient que nous veillions sur eux. Et voilà que, redevenu un vivant parmi tant d'autres vivants, nous peinons pour avancer contre lui. Si, par malheur, nous portons un chapeau et s'il s'envole, nous nous trouverons dans la nécessité de le poursuivre ridiculement, tendant la main comme ces enfants qui, au manège, cherchent à s'emparer du pompon qui leur assurerait un tour de plus.

Cependant la maîtrise de soi peut atteindre à travers le dépouillement. Des natures exigeantes admettront la violence du vent. Ils le considéreront comme un exercice spirituel supplémentaire. Sur cette terre tourmentée, elles cherchent à figurer au nombre des rares humains capables de conserver et de moduler leur souffle. À une telle aridité, il leur apparaît qu'il convient de répondre avec un peu plus de fermeté que l'on ne confondra pas avec de la sécheresse. Un éblouissement du vent comme il existe un éblouissement du soleil. Les plus faibles cèdent au vertige ou s'enferment. Les âmes fortes ne se laissent pas apitoyer par une terre dévastée pour quelques jours, parfois pour quelques semaines. Elles rendent grâce à ce qui est devenu inhabitable et qui, auparavant, divertissait leur regard. Restitués à la plus haute des solitudes, ils échappent à la peur du temps, à celle de mourir, à la dispersion que suscitent de médiocres occupations.

L'indifférence à ce monde qui, sans ce vent, ne présente plus de différences, leur apparaît comme une forme extrême de liberté. Peut-être quelques-uns (s'agit-il d'une manière de perversion...) sont-ils heureux d'être ainsi flagellés, fouettés comme cette chiche végétation, comme ces rochers qui en ont vu bien d'autres. Quant à l'habitant ordinaire, il «fait avec», il bondit d'un recon à un autre. Il est un fils de ce vent qui l'a endurci et, au fond, il est à l'aise en sa compagnie, à l'aise comme un poisson dans l'eau. Ce qui l'enveloppe, ce n'est pas sa pèlerine mais ce vent là qui a curieusement épousé les contours de son corps.